

La manufacture du contexte

un manifesto sur l'écriture

par Stéphane Drouot

Et c'est à ce moment là, à ce moment précis qu'elle lève ses yeux vers moi et que je réalise pour la première fois que ses larmes n'ont plus aucun effet sur moi. Je lui retourne son attention avec une transparence, un certain dédain qui décrit sans équivoque mon détachement de la situation que nous étions en train de vivre. La torture de ma bien-aimé me laisserait désormais froid, intouchable dans ma forteresse de plomb.

Dans un premier temps, il est pour moi important de comprendre à quoi sert l'écriture. Cela nous permettra de ne pas tomber dans un paradoxe où tu attends quelque chose de moi et je fournis quelque chose de tout à fait différent, parce que ce que j'attends, ce que je cherches, ce que je produis est le fruit d'une réflexion parfaitement divergente du zeitgeist.

Le problème avec les productions contemporaines, au-delà de leur aspect formulé sorti tout droit d'une recette d'écriture (et pas des plus compliquée), c'est – à mon avis – leur manque de sens. La conclusion d'un film actuel est souvent « les gens sont gentils au fond », « le monde nous sauvera » ou « l'amour vaincra » ; outre le niveau CP-CE1 de ce genre d'ineptie, ces

tropes ne sont pas des thèmes, et par conséquent, les films les mettant en scène partent avec un désavantage primaire et insurmontable : ils n'ont rien à dire.

I. Le héros

Dire quelque chose serait donc ma priorité. Mais que dire ? Parler de comment un héros est incorruptible, seulement humain ou carrément corrompu, quel intérêt ?

Analyser le problème c'est déjà faire une part importante de trouver une solution et la focalisation dogmatique des auteurs sur la notion héroïque (même en dehors des films *Marvel* et *DC*) est déjà une erreur fondamentale d'écriture. Écrire un Héros, avec un grand H, c'est vouloir une perfection, quelqu'un qui se démarque par sa nature. C'est déjà avoir perdu l'universalité au profit du particulier, de l'individuel. C'est en plus vouloir un individuel aristocrate, puisque c'est sa nature, pas son intention qui fait de lui un héros.

Sur ce point là, je serai beaucoup plus Japonais qu'Américain. Au fables recherchant l'histoire personnelle et le développement individuel, je préférerais des histoires dont le fondement se trouve dans une philosophie politique (du vivre ensemble), dans des notions de groupe ou d'universel.

Ma vie personnelle n'étant pas centrée sur la quête du bonheur ou du succès, je me dis que quelque part, il n'y a que peu de propos tenus dont le sujet est une possible alternative au développement de soi, à la recherche de l'amour, du bonheur, du succès financier ou familial. Tant et si bien qu'il n'existe que peu de films vraiment politiques, traitant d'autre chose.

Il faut à mon sens savoir aussi dissocier le thème de l'histoire. Si l'histoire de *The Matrix* c'est celle d'un gars qui vit dans un monde virtuel régit par les programmes et qui apprend à faire du kung-fu, ses thèmes vont de *Mind-over-Matter*, à la révolte contre la dictature. Bien entendu, *The Matrix* est un exemple parfait de tout ce que j'aimerais éviter : le héros unique et universel, héros par nature, par naissance, qui est motivé à faire le bien parce qu'en quête de l'amour. Une quête purement individualiste, désolidarisée de toute autre considération que celle du bonheur personnel.

Mais on voit bien là qu'il y a une distinction entre :

- l'histoire : le chemin des personnages, ce qui leur arrive, ce qu'ils deviennent, ainsi qu'à leur environnement.
- le fond : les conclusions que l'on peut tirer pour soi de cette histoire.

L'autre problème des héros, c'est qu'ils ont tendance à nous faire oublier le contexte. Le mythe selon lequel un individu est ce qu'il est à la force de ces petits bras tend à éliminer de la possibilité même de considérer le fait qu'un humain est une créature sociale, dans un environnement peuplé d'autres humains qui forment son mode de pensée, sa conscience et ses valeurs. Souvent, la notion même de valeur est éliminée du discours afin d'apparaître comme un absolu : les valeurs de l'auteur deviennent ainsi les seules valeurs possibles ; n'étant pas assumées comme telles, elles sont alors inévitables, incontournables et, deviennent même pour le spectateur parfaitement indiscutables. Jamais un héros ne discute le bien-fondé de son héroïsme, l'usage de la violence pour résoudre un

conflit devient non seulement le fondement moral de son être mais aussi la seule issue à sa frustration. La violence comme mode de règlement des problèmes est un américanisme qui s'est propagé au point que la violence, dans la Grèce antique réservée aux héros déviants (comme Achille), est devenu le mode opérant exclusif du héros.

Il est pour moi temps de se défaire de la mythologie américaine, et de construire une vision du monde plus holistique et plus favorable à la considération non pas de nos faits et gestes en tant qu'ils nous impactent nous-même en tant qu'individu en quête d'un éphémère bonheur personnel, mais de créer des histoires de groupes, d'interactions globales, pas sous le sens de la violence (ou seulement en dernier recours) mais dans la quête de contexte. Une analyse de cette chose qui semble désormais inaccessible aux spectateurs de ce cinéma.

Ce que j'aimerais aussi, c'est chier à la gueule de Joseph Campbell et de son *Hero's Journey*. La notion qu'un héros a un arc narratif prédéfini pousse la conscience humaine à deux travers relativement pervers :

1. Penser que tout ce qui est héroïque n'a qu'une seule façon d'exister
2. Que par conséquent, tout ce qui en dévie n'est pas héroïque.

La conversation que nous avons eue sur le génie en est un très bon exemple ; parce que tu as une vision hollywoodienne du génie comme un personnage qui sait toujours tout, qui est hautain et désagréable, voire carrément criminel, ça t'a empêché pendant des années de considérer qu'une de tes connaissances était un génie. Il en va de même pour les héros, que je pourrais

ici nommer des personnages intéressants (puisque Hollywood ne semble pas pouvoir différencier l'un de l'autre).

En ça l'écriture de Brit Marling est intéressante et sort positivement du lot américain. Elle écrit des personnages principaux motivés par leur contexte, souvent remettant en cause leur quête, ou la narration que les autres personnages peuvent avoir d'elle. Elle est toujours dans une recherche purement personnelle et égocentrique, mais cette recherche, elle la fait dans le contexte du monde, dans un contexte politique, religieux, scientifique ou scientifique, magique ou mythologique. Pas en dehors de ce contexte, jamais sans le questionner. On le voit dans *The OA*, dans *The East*, dans *Sound of my Voice*...

II. Genre

La question du genre est à mon sens une erreur lourde de conséquence. Entrer dans un genre préexistant vient avec des préjugés, souvent imposés par Hollywood et par conséquent une trame narrative, un archétype, une quantité de prérequis dont il sera difficile de se défaire pour écrire.

La fonction du genre c'est de savoir dans quel bac ranger le DVD à la FNAC. Et donc la fonction du producteur c'est de dire quel bac de la FNAC est le plus rentable.

Il faut par conséquent, dans un souci de transcender ces idées créativement contre productives, abolir la notion de genre. Mélanger la fiction et le documentaire, la science fiction, la fantasy et la comédie musicale, ne pas avoir peur de

tacler des questions politiques profondes dans une romcom avec des cyborgs (oui, là, je pense au cinéma coréen qui fait ça très bien depuis pratiquement 20 ans).

Dans mon esprit, il est parfaitement acceptable de se servir des genres comme un raccourci de langage pour exprimer une ambiance, un thème ou une idée générale ; là où ça devient problématique, c'est lorsque les genres sont utilisés comme des règles absolues et immuables, comme des templates dans lesquels il suffit de remplir les couleurs pour avoir un nouveau film.

III. Ce que je veux

Il y a des thèmes que j'aimerais développer, au-delà de la forme que va prendre l'écriture. Dans le désordre, ces thèmes sont : la solitude, l'exclusion, le conformisme et sa toxicité, la déviance du travail, le rapport à l'intelligence, la race et la culture, l'espoir issu d'une erreur d'interprétation de l'Histoire.

J'aimerais écrire des choses qui me plairaient à regarder ; ça semble idiot comme ça, mais c'est important de le statuer.

Et par dessus ça, j'aimerais utiliser ma culture française pour fabriquer des images d'Épinal, des clichés qui marquent profondément les gens de la même culture.

En allant majoritairement puiser dans les mythes et légendes, les contes de Perrault, la musique traditionnelle, mais surtout dans les valeurs gréco-romaines à la racine de la culture

Française. Oser, donc, se réapproprier une culture en voie de disparition au même titre que la culture occitane ou basque. Ne pas avoir peur de fragmenter et de s'inspirer pour reconstruire, repartir du début.

Ne pas craindre non plus d'être influencé par les autres cultures, et ne pas tourner autour du pot de la critique : le racisme, l'esclavage, le rôle de la France dans la seconde Guerre Mondiale, dans la guerre du Vietnam, dans la Guerre d'Algérie et dans la colonisation. Ne pas partir d'un point de haine, mais ne pas non plus faire une impasse glauque et bien pensante sur les sujets.

Ne pas non plus ignorer l'autorité, la disparition du langage au profit de l'effet d'annonce, la mort de la politique. Réécrire autrement. Réinventer un monde local, honnête, juste et droit, peuplés de gens qui pensent faire le bien (même si leurs notions du bien divergent).

Ne pas avoir peur de la religion, de la morale, de la philosophie et du contexte sociologique. Pouvoir prendre du recul ; ignorer l'actualité et les faits divers. Fonder une vaste partie des trames narratives sur la psychologie et les théories de l'esprit. Plonger dans l'universel plus que dans le personnel.

Enfin, oser franchir dans l'occulte, dans le macabre, dans le désespoir. Ne pas avoir peur de la tragédie, ne pas à tout prix chercher à se sentir bien. Un film, une série, un court métrage peut marquer et passer un message tout aussi fort en finissant mal ; pour en finir avec l'espoir malsain.